

Lettre de Caracciolo à D'Alembert, 2 septembre 1782

Expéditeur(s) : Caracciolo

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Caracciolo, Lettre de Caracciolo à D'Alembert, 2 septembre 1782, 1782-09-02

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1114>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe vous le dis une fois pour toutes, mon cher ami...

RésuméRép. aux éloges de D'Al., à la publication dans le Mercure. Remercie pour la machine à éléver l'eau. Santé. Recommandation de l'abbé. Le vers de Volt. sera sa règle. Montaigne.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire82.47

Identifiant2049

NumPappas1930

Présentation

Sous-titre1930

Date1782-09-02

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePougens 1799, p. 396-400

Lieu d'expéditionPalerme

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « Palerme »

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

OEUVRES

POSTHUMES

DE D'ALEMBERT.

TOME PREMIER.

Cet ouvrage se trouve chez les libraires suivans :

BASLE, J. DRECHER.
BERLIN, MEITRA.
BORDEAUX, AUDIBERT, BURKE et Cie.
BRESLAW, G. T. KORN.
FLORENCE, Molini.
GENÈVE, Paschoud; — MANGE.
HAMBOURG, P. F. FUCHS et Cie.
LAUSANE, L. LUQUIENS.
LUCERNE, BALTHAZAR MEYER et Cie.
LYON, TOURNACHON MOLIN.
MILAN, BARELLI.
NAPLES, MAROTTA frères.
ORLÉANS, BERTHEVIN.
STOKOLM, G. SILVERSTOLPE.
St. PETERSBOURG, J. J. WEITZRECHT.
VIENNE, Degen.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-
Libraire, rue Thomas-du-Louvre,
N.^o 246.

AN VII. 1799 (vieux style).

Pappas 1930

(596)

Du même.

Falerme, 2 septembre 1782.

JE vous le dis une fois pour toutes, mon cher ami, j'aime mieux être aimé que vénéré. Votre lettre est remplie d'affection pour moi; mais vous m'y élévez un peu trop, et je crains d'en concevoir de l'orgueil; car vos louanges sont si douces, qu'il est difficile de ne pas en respirer l'odeur avec sensualité. Oui, mon cher d'Alembert, on doit tirer vanité de vos éloges; ainsi donc soyez-en avare, et prodiguez-moi votre amitié. La place que vous me donnez dans l'histoire, me fait moins jouir de la vie que celle que j'occupe dans votre cœur. Je vous ai déjà dit que c'étoit faire un honneur infini à mes épîtres françoises, que de les publier dans vos journaux; vous avez bien fait néanmoins, puisque cet article du Mercure a fait plaisir aux honnêtes gens et aux amis de la vérité. Je vous remercie du détail que vous m'avez envoyé sur la ma-

9 Septembre 1782

(397)

chine à éléver l'eau: je vais la faire mettre en exécution aussitôt qu'elle sera construite, et je vous en donnerai des nouvelles. Que vous m'avez attristé, mon cher ami, par le mécontentement que vous avez de votre santé! votre imagination me semble frappée, et vous vous pré-sagez un terme douloureux et prochain. Ecartez ces funestes idées et prenez courage; ne desespérez pas d'un prompt rétablissement: vous convenez vous-même que vous avez du relâche; ayez la fermeté de continuer les remèdes, et tout disparaîtra. A propos, mon cher ami, vous êtes trop scrupulieux pour vous excuser sans cesse de votre recommandation; je suis pleinement persuadé que vous ne recommandez personne légèrement, et je suis fâché que mes plaintes sur cet abbé vous aient occupé un moment.

Adieu, mon cher d'Alembert; vous ranimez ma force prêté à disparaître, quand vous m'offrez vos suffrages et l'avenue des ames vigoureuses pour récompense de mes travaux; vous m'entraînez vers le

Lourenco Am VII 1799 t. I, pp. 396-400
o 2 Septembre 1782 Caractéristique d'Alembert

1930
• 2049

bien que j'aime et d'où les méchants voudroient m'écartier. Le vers de votre ami Voltaire sera ma règle; je le suivrai; je ferai le bien, dussé-je obliger des coeurs ingrats ou rebelles: vous m'aimerez encore plus, et je serai récompensé. Adieu, mon cher ami; donnez-moi souvent des nouvelles de votre santé, qui va m'inquiéter encore plus désormais: joignez à ces nouvelles, si vous le pouvez, le tableau des événemens de votre littérature, de vos occupations, de vos plaisirs; soyez sûr que j'y prends la plus grande part, et que vous ne trouverez personne qui vous soit, pour la vie, plus attaché que moi.

Du courage et de la gaieté, mon cher ami, voilà ce que je vous recommanderai toujours dans les petites calamités de la vie; et puisque l'obligation forcée où nous sommes tous de nous soumettre à la destinée vous engage à la résignation, laissez les tristes pensées de la mort aux chrétiens plus ardents que vous. Je suis bien souvent de l'avis de notre grand ami, le franc et loyal mora-

liste Montaigne; mais quand ce philosophe nous affirme qu'il faut se familiariser avec l'idée de la mort pour n'en pas recevoir une impression trop violente, je combats pleinement son sentiment, et je suis de l'avis le plus commun, le plus étendu, le plus populaire, qui nous apprend que l'idée de notre fin n'est bonne qu'à écartier. C'est en n'y pensant jamais qu'on s'accoutume à la bannir de notre mémoire; et c'est, je crois, chez tous les peuples, l'unique et sûr remède à la fatale mélancolie, que la nécessité de finir d'exister doit imprimer à tout être qui s'en occupe. Ainsi, mon cher ami, n'allez pas encore influer en mal, vous-même, sur votre physique, par les tourmens du moral, et donnez quelque croyance à ma recette pour vivre heureux. C'est l'ami le plus attaché et le plus vrai qui vous y invite de tout son cœur.

La machine est achevée; nous venons d'en faire l'essai à notre grande satisfaction. C'est une invention aussi agréable qu'utile: une

petite corde remplit d'eau un pied cube d'un bon diamètre. On la fait à présent à Naples et en Sicile ; et pour ma part je vous sais bon gré de me l'avoir fait connoître : faites-en, je vous prie, mes compliments à l'auteur.

Du même.

Palerme, 21 Janvier 1783.

Je suis plus satisfait de vous, mon cher d'Alembert, depuis que vous êtes plus content de votre santé ; vous savez trop le vif intérêt que j'y prends, pour que j'ne besoin de vous dire toute la tranquillité que cette satisfaisante nouvelle m'a procurée. Je suis bien fâché que le cher Lagrange m'ait cru refroidi à son égard ; vous avez bien fait de dissiper son doute à ce sujet, et de lui annoncer d'avance les sentimens qu'il m'a toujours inspirés, et que je lui renouvelle aujourd'hui par ce même courrier ; tous les soupçons que j'avois pu former étoient qu'il n'avoit pas

peut-être le plus grand zèle à venir habiter Naples, ou que des circonstances l'avoient détourné de ma proposition ; et cela n'étoit pas fait pour altérer mon estime et mon amitié. Vous me souhaitez quelquefois à Paris ; j'ai du plaisir à le penser : eh bien, mon ami, malgré la réunion des lumières et des plaisirs qui font un séjour enchanté de votre ville, où vous êtes fixé pour toujours, je vous désire quelquefois sous notre beau ciel ; je ne parle point de Palerme, quoique son climat ait été mon meilleur médecin, je parle de Naples, où j'aspire, où je compte m'aller délasser de tous mes embarras, reprendre une nouvelle vie et oublier la Sicile et ses habitans. Ce n'est pas une description faite à plaisir ; je l'écris à Lagrange ; c'est un des plus beaux et des plus salubres climats de la terre. Je crois vous avoir écrit que j'allois à Messine dans quelque tems, et visiter par conséquent la montagne des naturalistes dans ma course ; c'est là que je vous sonhalerois avec moi, et que mon plaisir s'accroitroît de moitié